

## Interview avec Samuel Doria Medina



Candidat aux élections présidentielles en Bolivie à plusieurs reprises, entrepreneur de l'industrie du ciment et de l'alimentation, fut Ministre de l'Economie, gouverneur de la Banque Mondiale et de la Banque Interaméricaine de Développement, ainsi que conseiller auprès de l'UNICEF. Doria-Medina fut séquestré par le *Movimiento Tupac Katari de Liberación* (MRTKL) en 1995 et libéré 45 jours plus tard. Samuel manifesta son soutien pour la libération de la psychanalyste Rafah Nached. Cette interview a été réalisée en Bolivie.



**Heidi Gehler :** Samuel, presque 20 ans se sont passés depuis le moment où tu as été enlevé dans une avenue de La Paz, perdant ainsi ta liberté. Que peux-tu nous en dire aujourd'hui ?

**Samuel Doria Medina :** Oui, plusieurs années se sont passées, mais c'est une expérience que ma famille et moi-même n'oublions pas. Je vois avec inquiétude qu'il s'agit d'une souffrance qui affecte beaucoup de personnes dans plusieurs pays. Je crois qu'il est important de porter plus d'attention sur ce sujet, pour le prévenir dans la mesure du possible, pour qu'il n'y ait plus ce genre de cas, puisqu'il s'agit réellement d'un des crimes les plus durs à supporter, à accepter : l'incertitude produite par le fait de ne pas savoir si une personne est morte ou vivante ou ce qui va se passer avec elle... J'imagine que c'est la raison pour laquelle celui-ci a été qualifié par les Nations Unies comme un crime de lèse-humanité, pourtant je constate avec préoccupation que son incidence augmente au lieu de diminuer.

**Raquel Cors :** Je me souviens que lorsque tu as été privé de ta liberté, ton nom propre a été présent jour et nuit dans les médias, dans les institutions et dans les familles boliviennes. Que peux-tu nous dire de cette présence de ton nom propre ?

**S. D-M. :** Bon, s'il y a eu quelque chose qu'a aidé ma famille à tenir bon lors de cette terrible expérience, ce fut la grande solidarité qui s'est générée de la part des divers secteurs de tous les confins de la Bolivie, de prières, d'appels ou d'encouragements. Quand j'ai été mis en liberté, j'ai pu lire des centaines de lettres, des cartes et même tout un carnet qui avait été rempli par des messages des personnes qui manifestaient sa solidarité envers nous. Je comprends que cette solidarité fut l'aide propice à ne pas perdre l'espoir et à pouvoir supporter une situation si difficile.

**H. G. :** Quelles furent les conséquences les plus importantes pour toi, pour ta vie, suite à ce période de temps-là ?

**S. D-M. :** Il n'y a pas de doute qu'il s'agit d'une expérience qui a un impact capable de transformer une vie. Depuis la séquestration, suite à la recommandation des experts de sécurité, j'ai un garde du corps 24 heures sur 24. Même si l'on finit par prendre l'habitude, il y a forcément de limites dans ton agir. C'est à l'égard de la sécurité, de la sécurité publique qu'il y eu un changement évident pour moi. Il y a un avant et un après la séquestration pour ma famille, bien entendu, mais aussi pour les personnes travaillant avec moi, qui ont dû changer toute une série d'habitudes au quotidien du fait de la perception d'insécurité dont nous ne nous en apercevions pas auparavant.

**R. C. :** Samuel, pourquoi as-tu accepté ma soudaine pétition pour la libération d'une collègue syrienne, Rafah Nached, car même s'il s'agissait d'une pétition internationale d'un groupe de psychanalystes et d'amis de la psychanalyse, d'une force politique pour les libertés, tu ne connaissais pas ladite psychanalyste ?



**S. D-M. :** Bon, puisque ma séquestration fut connue et diffusée, ça fait 19 ans que je reçois des appels de la part des familles des personnes qui ont été séquestrées ou portées disparues. Ils appellent pour demander de l'aide ou du conseil, et après avoir eu une telle expérience je ne refuse jamais ma collaboration aux personnes traversant la même situation. Même une partie de ma propre équipe de sécurité est intervenue dans des tels cas. Quant à moi, peu importe l'heure, j'apporte du soutien aux familles atteintes par une séquestration.

Je dirais que dans le 99% des cas, il s'agit de personnes que je ne connais pas, mais je sais qu'ils traversent le même calvaire que j'ai vécu moi-même, alors il n'est pas nécessaire que l'on connaisse la personne pour qu'il naisse en toi la solidarité, elle naît du fait de savoir qu'ils vivent des cauchemars.

**H.G. :** Crois-tu qu'aujourd'hui, dans les conditions dans lesquelles le monde se trouve, il est possible de parler de Liberté et des Droits de l'Homme ?

**S. D-M. :** Même si nous sommes tous en train de chercher un changement dans les conditions du monde, le respect aux droits de l'homme et à la liberté ; on sait que dans plusieurs endroits c'est n'est pas tout à fait le cas. C'est comme cela spécialement dans des endroits où les femmes vivent des conditions défavorables et où l'on ne respecte pas ses droits ; dans des endroits où il y a des conflits armés et des milliers des personnes doivent fuir leurs pays pour vivre en tant que réfugiés dans des conditions difficiles. Donc, dans un certain sens la mondialisation nous permet de soutenir et d'apprendre les problèmes quand il y en a, mais il reste encore beaucoup à faire, particulièrement pour les cas des femmes.

**H. G. :** Est-il possible pour toi de parler d'un avant et un après, suite à cette expérience particulière ?

**S. D-M. :** C'est sans aucun doute ma réalité : un avant et un après la séquestration, soit sous la forme dans laquelle j'organise ma vie et mes déplacements, soit par le fait d'avoir été près de la mort, l'on se rend compte que dans la vie...comme je disais une fois à un ami, nous sommes tous en train d'attendre notre tour pour entrer dans le royaume des morts. Dans mon cas, il y a eu des événements qui ont impliqué que d'autres y entrent avant moi...Nous sommes tous au courant qu'à la fin nous allons y arriver, et je crois que ces expériences traumatiques nous permettent de porter un regard plus clair sur la vie, sur ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Ainsi, il ne

faut pas perdre du temps en des minuties, mais s'occuper de ce qui est important dans la vie.

**R. C. :** Comment fais-tu pour continuer avec tes projets et ton désir de vivre, alors que ta liberté continue d'être retenue, cette fois-ci, politiquement ? Je comprends qu'il a été prononcé à ton encontre une interdiction de sortie du territoire.

**S. D-M. :** Après avoir vécu plusieurs expériences traumatiques, j'ai pu éclairer l'objectif que je considère ma mission dans la vie, dans mon pays. Si bien il y a des obstacles, je ne perds pas l'espoir, je vais de l'avant en surmontant ces obstacles. Actuellement en Bolivie l'on éprouve une persécution judiciaire. Non seulement parce que je dois faire une démarche qui prend un mois pour pouvoir voyager, parce que je fais l'objet d'une interdiction de sortie du territoire, mais je dois me présenter pour une signature tous les mois dans la ville de Sucre et 15 jours après à La Paz. Ainsi, on me met une série d'obstacles, mais je ne me fatiguerai pas, je ne quitterai pas le pays, je continuerai à poursuivre mon objectif parce que je sais que ces injustices-là sont passagères, et plus un régime est injuste, plus éphémère il est.

**H.G. :** Que peux-tu nous dire sur les répercussions et l'expérience pour ton entourage proche, lorsque tu as été éloigné d'eux, sans pouvoir communiquer ?

**S. D-M. :** L'impact a été plus fort pour mes parents, qui sont déjà décédés. Mais il n'y a pas de doute que pendant la séquestration, pendant ces 45 jours, ils ont beaucoup vieilli et cela fut irréversible. Pour le reste de ma famille, chez les plus jeunes, ma femme a su gérer très bien la chose, elle a commencé à vivre sans ma présence et mes enfants ont suivi leurs activités, ils pensaient à moi mais leur vie a suivi son cours. Chez eux, il n'y a pas des séquelles majeures, mais ceci reste un sujet très délicat pour la famille.

**R. C. :** Comment fait-on pour négocier avec les séquestrateurs ? D'après ton expérience, quel est l'enjeu dans cette négociation ?

**S. D-M. :** Il faut suivre beaucoup de règles de négociation et ma famille a eu l'avis d'experts qui ont résolu plusieurs cas de séquestration dans d'autres pays. Ils leur ont donné une série de règles à suivre pas à pas. J'ai entendu parler de quelques séquestrations qui se sont mal terminés, et ceci est toujours une préoccupation : dans nombre des cas l'on a payé rapidement la somme qui a été demandée, en Colombie par exemple, on a séquestré un monsieur et l'on a demandé à sa femme une somme élevée en dollars, elle a n'a pas douté un seconde et a vendu la maison, leur amenant l'argent le lendemain. Ils se sont dits : « C'est facile alors ! On vous rend votre mari, mais vous restez à sa place, pour qu'il nous rend encore quelques milliers ». Donc, à mon avis, il y a une règle qui consiste à payer, au maximum, le 20 ou 25 % de ce qu'on vous demande, autrement on promet les séquestrations et cela ne finit jamais. Alors, si une tragédie pareille arrive à quelqu'un, c'est important de ne pas agir de manière précipitée. Il faut chercher le conseil des experts, autrement on préjudice, au lieu d'aider.

**R. C. :** J'ai lu un entretien qu'on a fait sur toi dans un média américain où tu parles de ta séquestration, et tu expliques que là « tu as assumé enfin ta vie, tu as accepté de confronter la mort et que cela a été pour toi un soulagement ».

**S. D-M. :** Effectivement, quand j'étais de retour les experts ont voulu savoir mes inquiétudes, mes peurs, et moi j'ai manifesté que j'étais content de revenir sain et sauf. On m'a posé beaucoup de questions, mais ma réponse a été que j'ai assumé que j'allais mourir quand on m'a séquestré, et donc j'ai fait le bilan de ma vie et j'ai accepté la mort. Curieusement, cela m'a libéré, au lieu de me tourmenter. Ensuite, j'ai compris ce processus-là, quand j'ai lu *Noticia de un secuestro* de Gabriel Garcia Marquez. Une dame, en Colombie, qui était, je crois, la Ministre de l'Education, fut séquestré et puis mise sous la surveillance de plusieurs hommes dont elle craignait une tentative de viol. Une nuit, elle a décidé d'en finir, d'accepter la mort, elle a prié, elle a fait un bilan de sa vie, elle a pensé à sa famille et curieusement, une fois qu'elle était prête à mourir, elle se sentait mieux, du fait de ce qui lui restait à vivre. Cela aide à se libérer du problème, et cela m'a aidé, moi, le fait qu'intuitivement j'ai accepté que j'allais mourir.

**R. C. :** J'aimerais, pour finir, avoir ton commentaire sur ce que tu as senti lorsque tu as écrit le twitt le jour de la libération de Rafah. Ton twitt disait : « *@rcu71 quelle bonne nouvelle tu me donnes, qu'elle profite de sa liberté, les premiers heures sont fascinantes, je me souviens quand je fus libéré de ma séquestration* ».



**S. D-M. :** Quand j'ai appris la nouvelle de sa libération, j'étais conscient de sa situation et j'ai écrit ceci parce que je me souvenais des premières heures qui ont suivi à ma libération, ils furent véritablement inoubliables. Les retrouvailles avec ma famille, la première sortie, le seul fait de regarder mon jardin ; regarder les fortes couleurs de la nature, c'était du nouveau. J'ai passé 45 jours pratiquement sous l'ombre, très peu de temps sous la lumière du jour, ma vie avait la couleur de la sépia. Alors, la joie, la possibilité de regarder les couleurs de la nature m'impressionnait... et bien sûr, le premier contact avec ma famille, avec les amis, la première sortie dans la rue, enfin, c'est quelque chose que je n'oublierais jamais.

**R. C. :** Nous te remercions avec Heidi pour cet entretien pour le *Lacanian Transatlántica de Investigación* (LATIGO).

**S. D-M. :** Avec plaisir.

*Traduit : Gabriela Pazmino*

*Revisée : Angélica María Toro Cardona*

